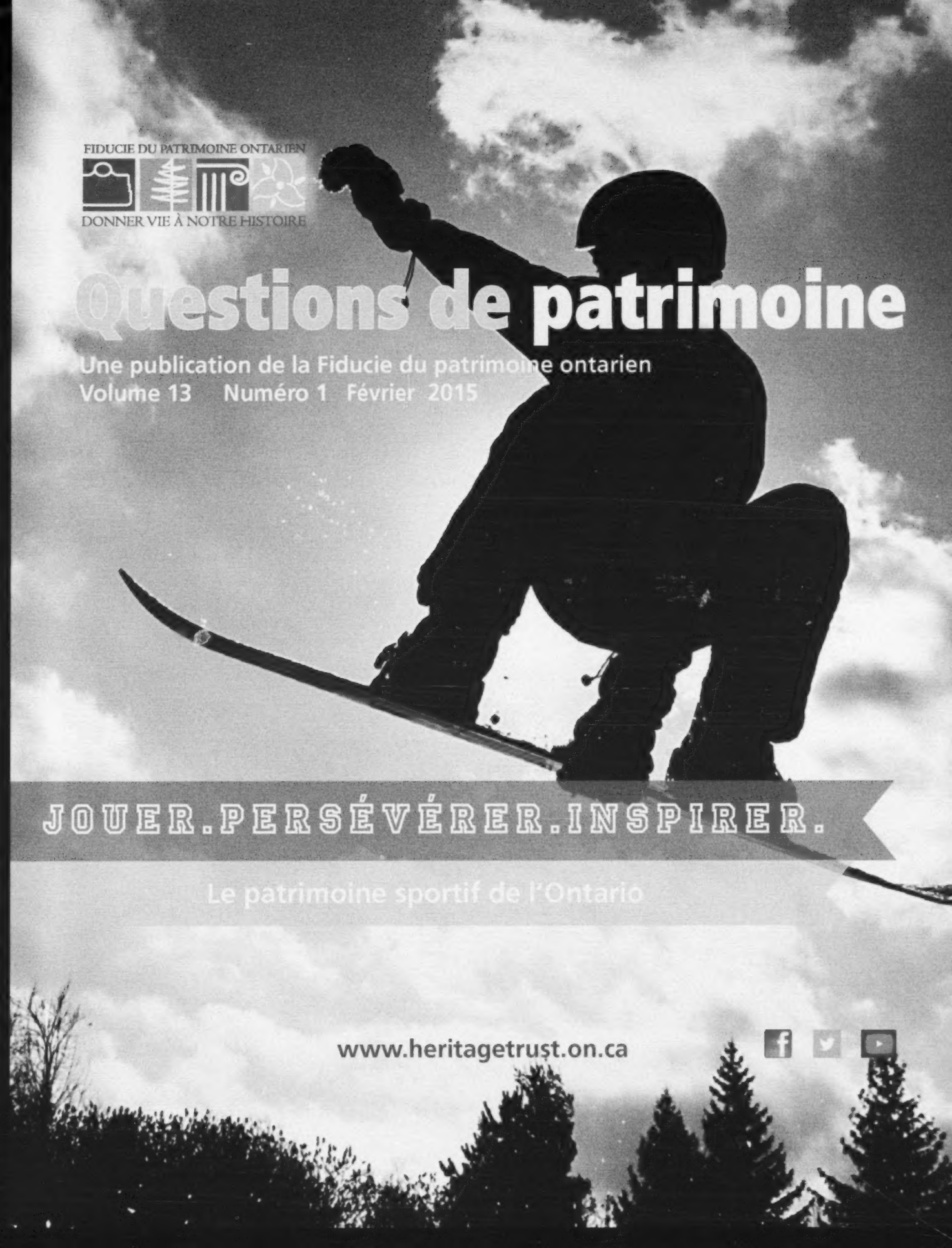

FIDUCIE DU PATRIMOINE ONTARIEN
DONNER VIE À NOTRE HISTOIRE
Questions de patrimoine
Une publication de la Fiducie du patrimoine ontarien
Volume 13 Numéro 1 Février 2015
JOUER.PERSÉVÉRER.INSPIRER.
Le patrimoine sportif de l'Ontario
www.heritagetrust.on.ca

Jouer. Persévérer. Inspirer. Le patrimoine sportif de l'Ontario

En juillet, l'Ontario ouvrira ses portes à 7 000 athlètes qui viendront de 41 pays américains pour participer aux Jeux panaméricains et parapanaméricains de 2015 à Toronto. En l'honneur de cet événement, la Fiducie du patrimoine ontarien partage et célèbre les histoires qui ont façonné l'histoire du sport en Ontario, avec ses traditions, ses innovations et ses héros les plus anciens. Et les histoires sportives ne manquent pas dans la province! Les jeux de Toronto 2015 nous offrent également l'occasion de découvrir comment le sport a influencé notre culture, à travers l'art, la musique, la littérature, et même la langue de tous les jours.

Dans ce numéro de Questions de patrimoine, des spécialistes de l'histoire du sport nous livrent un éventail varié de points de vue sur le sujet. Bruce Kidd montre comment le sport a contribué au développement de la société ontarienne. Vous découvrirez aussi les défis relevés par les athlètes autochtones et leurs exploits. Vous serez fascinés par la manière dont les Torontolympiades ont favorisé l'avènement du sport paralympique dans la culture populaire traditionnelle. Vous apprendrez également comment les bouleversements socio-économiques de l'entre-deux-guerres ont conduit à la création du plus grand stade de hockey du Canada. Enfin, vous suivrez l'ascension et le déclin d'une figure internationale de l'industrie des équipements sportifs, qui trouve littéralement ses racines ici, en Ontario.

Nous espérons que ces histoires vous donneront envie d'en apprendre davantage car elles ne représentent qu'un bref aperçu de l'histoire du sport. Envie d'approfondir le sujet? Nous lançons également Tour d'horizon du patrimoine sportif de l'Ontario, une ressource Web regorgeant de récits sur des inventeurs, des entraîneurs, des équipes et des athlètes qui ont marqué l'histoire du sport à travers toute la province. Découvrez les événements marquants, les artéfacts et les œuvres littéraires, artistiques et musicales qui témoignent de l'influence considérable du sport sur notre culture (voir www.heritagetrust.on.ca/sports). De plus, à l'occasion de Portes ouvertes Ontario 2015, qui se déroulera d'avril à octobre prochain, 200 collectivités à travers tout l'Ontario ouvriront les portes de leurs sites patrimoniaux pour présenter leurs héros sportifs et raconter leur propre histoire sportive. Consultez le site Web de Portes ouvertes afin d'organiser vos sorties de fin de semaine (www.doorsopenontario.on.ca).

La Fiducie tient à remercier le professeur Bruce Kidd, la *Sport Alliance of Ontario*, de nombreux temples de la renommée des sports, les Archives publiques de l'Ontario, KidSport et *TO2015* pour leur aide dans la recherche et le développement de l'initiative en faveur du patrimoine sportif de l'Ontario.

Beth Hanna
Directrice générale, Fiducie du patrimoine ontarien

Contenu

Le sport, ça compte : L'importance du sport pour la société, par Bruce Kidd **2** **Une soirée au « Gardens »,** par Russell Field **6** **Les athlètes autochtones : Entrer en lice pour la reconnaissance,** par Janice Forsyth **9** **La place du handicap dans le sport,** par David Legg et Ian Brittain **12** **Manipulation du bâton : L'évolution d'une icône,** par Bruce Dowbiggin **15** **Le patrimoine sportif en chiffres,** par Laura Walter **18** **Ressources 20**

Ce numéro de la revue *Questions de patrimoine*, publié en français et en anglais, est tiré au total à 43 000 exemplaires. Les archives des numéros antérieurs sont disponibles sur notre site Web à l'adresse suivante : www.heritagetrust.on.ca/qp.

Pour de plus amples renseignements, s'adresser à la
Fiducie du patrimoine ontarien
10, rue Adelaide Est, Bureau 302
Toronto (Ontario) M5C 1J3
Téléphone : 416 325-5015
Télécopie : 416 314-0744
Courriel : marketing@heritagetrust.on.ca
Site Web : www.heritagetrust.on.ca

© Imprimeur de la Reine pour l'Ontario, 2015
© Fiducie du patrimoine ontarien, 2015
Photos © Fiducie du patrimoine ontarien, 2015, sauf indication contraire.
Édité par la Fiducie du patrimoine ontarien (un organisme relevant du ministère du Tourisme, de la Culture et du Sport de l'Ontario).

Rédacteur en chef : Gordon Pim **Concepteur graphique :** Manuel Oliveira
Comité de rédaction : Beth Hanna, Sean Fraser, Paul Dempsey, Wayne Kelly, Michael Sawchuck, Sam Wesley, Laura Walter et Alan Wojcik
. Cette publication est imprimée sur du papier recyclé avec des encres à base d'huile végétale. Aidez-nous à protéger l'environnement en partageant ou en recyclant cette publication une fois que vous l'aurez lue.

Toute annonce ou tout encart dans la présente publication ne signifie pas automatiquement que la province de l'Ontario appuie les sociétés, les produits ou les services en question. La Fiducie du patrimoine ontarien n'est pas responsable des erreurs, omissions ou représentations fallacieuses figurant dans toute annonce ou tout encart.
Numéro de l'accord de publication 1738690
SEO ISSN 1201-0766 (Imprimé)
ISSN 1911-4478 (PDF/En ligne)
02/15
Also available in English.

Ontario

FIDUCIE DU PATRIMOINE ONTARIEN
DONNER VIE À NOTRE HISTOIRE

Les vues et opinions exprimées dans cette publication sont celles des auteurs et ne reflètent pas nécessairement les vues et opinions de la Fiducie du patrimoine ontarien ou du gouvernement de l'Ontario.

Couverture : « And now I'm flying like an angel to the sun » (traduction libre : Et maintenant je m'envole tel un ange vers le soleil), par Alex Indigo (www.flickr.com/photos/alexindigo).

L'Ontario : une culture enrichie par ses traditions sportives

Nourri par la géographie, l'histoire, les traditions et les valeurs locales, le sport fait partie intégrante de toute culture. Il est mis à l'honneur, depuis des milliers d'années, dans les traditions écrites et orales. Le sport se décline aussi bien sous la forme de matches informels disputés par des enfants dans la cour de récréation que de compétitions internationales, individuelles et collectives, attirant une foule de spectateurs. Nombre des activités de loisirs que nous pratiquons dans les villages et les villes de l'Ontario relèvent également du sport.

Notre histoire sportive reflète qui nous sommes en tant que société. Tissu complexe de liens, de convictions, de légendes et de croyances, cette histoire mêle en son sein des racines autochtones, un lien étroit avec la terre et l'eau (et avec la glace et la neige), patriotisme et devoir civique, un fair-play victorien, une fierté communautaire, ainsi qu'un sentiment d'identité et un goût pour les grandes occasions typiquement franco-ontariens. Façonnée par les traditions de toute la province (comme celles du Canada et de la planète tout entière), l'image moderne du sport ontarien reflète l'extraordinaire diversité de notre province. Notre identité en tant qu'Ontariennes et Ontariens et les valeurs que nous portons sont profondément liées aux sports que nous pratiquons et suivons, et aux figures sportives que nous admirons.

Dans nos collectivités, de nombreux stades et complexes sportifs sont devenus des lieux emblématiques, en particulier le lieu historique national du *Maple Leaf Gardens* à Toronto (l'actuel Mattamy Athletic Centre) en passe de devenir un véritable lieu de culte séculier dans la culture populaire. Même si les Ontariennes et les Ontariens se sont souvent illustrés en hockey sur la scène internationale, il ne faut pas oublier les autres exploits sportifs, comme ceux de la championne de golf féminin Ada Mackenzie, ou le travail de M.M. Robinson en faveur de la création des Jeux de l'Empire britannique (devenus Jeux du Commonwealth) ainsi que la détermination et le pur héroïsme de très nombreux athlètes handicapés.

Le rôle crucial joué par les Ontariennes et les Ontariens dans la reconnaissance du sport paralympique au niveau international avec les Jeux paralympiques de 1976 à Toronto mérite également d'être célébré, au même titre que les exploits de nombreux athlètes indigènes remarquables comme Tom Longboat, Fred Simpson et George Armstrong. N'oublions pas non plus notre patrimoine sportif ancestral. Décrit par le père Brébeuf au XVII^{e} siècle, le jeu de crosse (ou jeu du Créateur) a été pratiqué à des fins spirituelles et curatives pendant des siècles avant l'arrivée des Européens. Avec le temps, ce jeu est finalement devenu le sport collectif d'été officiel du Canada et il est désormais pratiqué dans les écoles et les universités du monde entier, d'Oxford à New Delhi.

Alors que l'Ontario se prépare à accueillir et à célébrer les Jeux panaméricains et parapanaméricains de 2015 à Toronto, nous devons être conscients du fait que nous nous apprêtons à écrire un nouveau chapitre de l'histoire du rôle fondamental joué par le sport dans la vie de la province.

Tom Symons

Thomas H.B. Symons
C.C., O.Ont, FRSC, LLD, D.Litt., D.U., D.Cn.L., FRGS, KSS
Président

Le sport, ça compte : L'importance du sport pour la société

Par Bruce Kidd

Aucune description du patrimoine de l'Ontario ne serait complète sans aborder les pratiques sportives, actuelles et passées, des Ontariennes et des Ontariens. À chaque époque – depuis les millénaires autochtones avant l'arrivée des Européens, la traite des fourrures, les premières colonies agricoles, l'urbanisation et l'industrialisation jusqu'à l'ère actuelle des villes et des régions régies par l'information –, les peuples qui ont vécu dans la province ont donné un but, un sens et un brin de passion à leur vie grâce au sport et aux épreuves de force physique.

Chacune de ces sociétés a donné au sport la physionomie qui était la sienne. Au XIXe siècle, par exemple, alors que la plupart des gens devaient se déplacer à pied, d'immenses foules s'amassaient pour regarder le « pédestrianisme », ou course libre, sport professionnel où les athlètes marchaient et couraient sur de longues distances, parfois pendant plusieurs jours d'affilée. Grâce aux premiers chemins de fer, qui permettaient aux équipes de voyager plus loin (et qui utilisaient le système de temps normalisé nouvellement établi), et à la production de masse, qui a abouti à la normalisation des équipements, les collectivités ont progressivement été amenées à adopter les mêmes règles. Auparavant, chaque ville avait sa propre façon de jouer.

Le sport a autant été façonné par ces mutations économiques et sociales qu'il les a influencées en retour. La fascination pour le sport a, en effet, stimulé la circulation ferroviaire (et, plus tard, la circulation automobile et aérienne), l'innovation technologique, les investissements urbains et les progrès en matière de communication. L'expansion du sport est inextricablement liée au développement de la société ontarienne.

Aujourd'hui, dans bon nombre de foyers et de collectivités de l'Ontario, le calendrier de la vie s'articule autour de l'école, du travail et du sport. Les équipes dont on célèbre les succès représentent une réelle valeur ajoutée et elles dynamisent l'économie. Les stades et les

Volley-ball, v. 1914. Photo avec l'aimable autorisation des archives de la ville de Thunder Bay. Accession 1991-01-258

complexes sportifs font figure de lieux emblématiques, attirent les foules en plus grand nombre que les lieux de culte et rassemblent la population par-delà les classes, les cultures et les religions dans une dévotion commune envers l'équipe locale. Plusieurs des meilleures installations rappellent les épisodes marquants de notre histoire, comme les stades commémoratifs des deux grandes guerres mondiales de part et d'autre de la province, ou les centres de loisirs érigés pour célébrer le centenaire du Canada. Je ne suis jamais allé dans un musée d'histoire locale qui n'abritait pas un artefact ou un objet rattaché au sport.

Évidemment, les meilleurs récits du sport ontarien sont ceux qui portent sur les athlètes et les équipes qui ont joué dans la province, dont les exploits et les défaites ont agrémenté notre quotidien et qui nous ont transmis des enseignements quasi intemporels sur l'expérience humaine. Au XIX^{e} siècle, l'avironneur Ned Hanlan – qui a remporté le championnat mondial en simple pendant cinq ans face à de nombreux Américains, Britanniques et Australiens au physique plus imposant – a été le premier sportif à donner à Toronto et à l'Ontario une renommée internationale à même de rivaliser avec la notoriété déjà bien établie de la grande Montréal. Au début du XX^{e} siècle, le brillant marathonien onondaga Tom Longboat a consolidé cette réputation. Lorsqu'il a remporté le marathon de Boston en 1907, sous les couleurs du YMCA du West End de Toronto, l'administrateur municipal William Hubbard a déclaré : « Je ne connais personne qui ait davantage aidé le commissaire à l'industrie que ce monsieur Longboat ».

Chaque génération érige en modèles ses athlètes préférés. Lorsque j'étais enfant dans les années 1950, plusieurs jeunes femmes de mon quartier ont été nommées Barbara dans l'espoir qu'en grandissant, elles acquièrent la même grâce et la même détermination que Barbara Ann Scott, patineuse artistique et championne olympique originaire d'Ottawa. De même, bien qu'il ne vive plus à Parry Sound depuis son adolescence, Bobby Orr y a laissé son empreinte grâce à deux bâtiments baptisés en l'honneur de ce joueur de hockey exceptionnel : un centre communautaire polyvalent et un temple de la renommée du hockey. De nombreuses villes et régions abritent leur propre temple de la renommée des sports. Cet engouement n'est pas l'apanage de Toronto, dont les aspirations à la Coupe Stanley vivent et meurent au gré des fortunes de ses équipes. Il a lieu chaque fin de semaine dans toutes les villes aux quatre coins du Canada.

Pour autant, tout le monde n'accède pas au sport de manière égalitaire en Ontario. Les disciplines sportives ont à l'origine été conçues, pratiquées et célébrées dans le cadre d'une culture masculine, dont les filles et les femmes étaient tenues à l'écart. Pendant une bonne partie du XX^{e} siècle, les membres des Premières Nations, les Noirs, les immigrants non britanniques et la classe ouvrière ont, eux aussi, été exclus ou découragés par des interdictions explicites, des préjugés ou des difficultés économiques.

L'une des plus belles histoires du sport en Ontario est la manière dont les personnes exclues se sont battues pour se créer des occasions de réussite, avec le soutien des progressistes. Dans un premier temps, les groupes exclus ont organisé leurs propres événements et ont constitué leurs propres clubs et organismes. Pendant la première vague du féminisme, les femmes ont créé leurs propres clubs et organismes provinciaux et nationaux et ont tenu leurs propres épreuves olympiques sous le slogan « Girls' sports run by girls » (« Sports de femmes dirigés par des femmes »). Le Ladies' Golf Club of Toronto, fondé en 1924 par Ada Mackenzie à Thornhill, est un vestige de cette démarche et constitue aujourd'hui le dernier club réservé aux femmes en Amérique du Nord.

Pratiquement tous les groupes d'immigrants, dès qu'ils ont été en nombre suffisamment important, en ont

Ned Hanlan, 1878. Photo avec l'aimable autorisation de Bibliothèque et Archives Canada.

Cérémonie de remise de la médaille d'or du relais masculin 4 x 100 mètres, 1996 (Bruny Surin, Glenroy Gilbert, Donovan Bailey et Robert Esmie). Photo avec l'aimable autorisation du Comité olympique canadien.

fait autant. Par exemple, pendant une bonne partie du XX^{e} siècle, les Canadiens d'origine finlandaise – autant dans les camps de miniers ou de bûcherons du Nord et du Nord-Ouest de l'Ontario que dans les grandes villes comme Thunder Bay, Sudbury ou Toronto – menaient d'ambitieux programmes et réunissaient chaque été la communauté tout entière à l'occasion d'un festival de gymnastique provincial. Au XXI^{e} siècle, les immigrants asiatiques ont adopté une démarche similaire avec le kabaddi, le sepak takraw et le volley-ball chinois. Parfois, le talent et l'énergie d'athlètes remarquables issus de groupes marginalisés leur ont permis de vaincre les préjugés, de s'insérer dans la société et de légitimer l'ensemble de leur groupe. C'est notamment l'histoire de Fanny « Bobbie » Rosenfeld, qui a donné son nom au trophée de l'athlète féminine canadienne de l'année. Au début des années 1920, Mme Rosenfeld était une immigrante juive russe sans le sou, qui vivait à Barrie, avant que ses exploits en hockey sur glace, en softball et en athlétisme ne l'amènent à Toronto, où elle a ensuite mené une brillante carrière de journaliste au *Globe and Mail*.

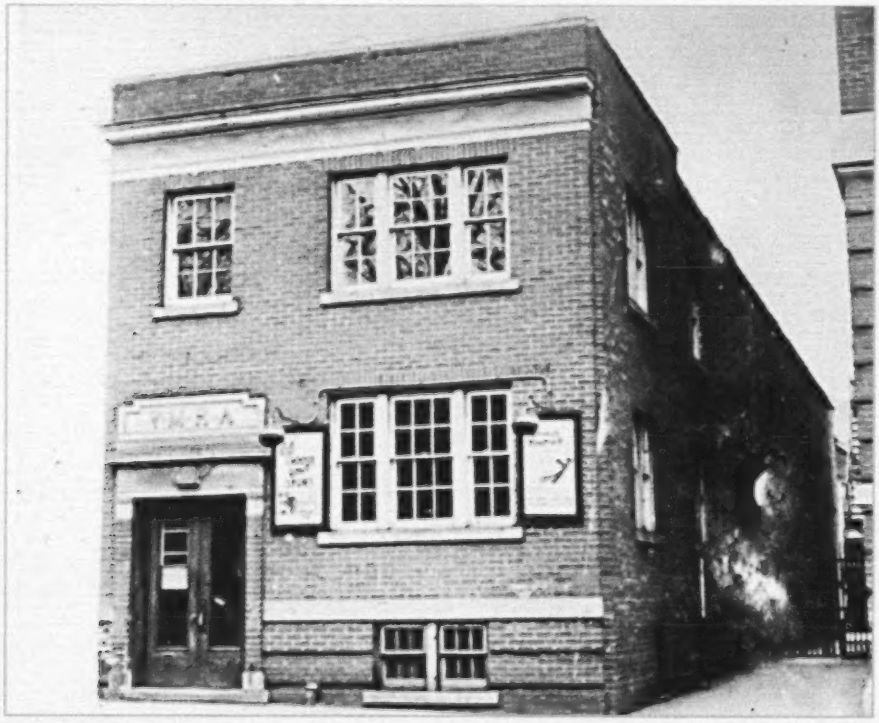
Bien que ces luttes pour l'équité dans le sport en Ontario – et dans la société en général – se poursuivent encore aujourd'hui, elles ont grandement tiré profit de la mise sur pied d'installations et de programmes municipaux et provinciaux. Les lois relatives aux droits de la personne ont également permis d'établir des normes plus élevées en matière d'inclusion. Dans les années 1920, l'Ontario Athletic Commission a décidé de taxer le sport professionnel pour financer des cours de natation dans les écoles, subventionner le sport amateur et construire le tout premier centre d'entraînement de haut niveau du Canada (situé près de Longford Mills, il abrite désormais le Centre d'animation scolaire de l'Ontario). L'Ontario a été la première instance canadienne à financer le sport amateur de façon systématique. Aujourd'hui, le ministère du Tourisme, de la Culture et du Sport de l'Ontario perpétue cette tradition, en permettant aux meilleurs athlètes amateurs de l'Ontario d'atteindre les plus hauts niveaux de compétition, tandis que le *Code des droits de la personne* de l'Ontario protège la population contre les discriminations fondées sur le sexe, la race ou la religion.

Parmi les nombreuses contributions réalisées par l'Ontario à l'égard du sport et de la société, citons la stratégie consistant à utiliser les grands jeux pour stimuler la rénovation urbaine, les investissements et le développement des collectivités grâce au sport. À la fin des années 1920, un groupe de dirigeants sportifs de Hamilton mené par M.M. Robinson était d'avis qu'il fallait un autre cycle de jeux internationaux afin de maintenir un haut niveau d'intérêt à l'égard du sport amateur durant la période de quatre ans qui sépare deux éditions de Jeux olympiques. D'après les membres du groupe, un tel événement permettrait de renforcer le tissu social dans les villes et les régions qui les accueilleraient. Leurs efforts ont abouti à l'organisation des Jeux de l'Empire britannique à Hamilton en 1930. Malgré le début de la Grande Crise, ces jeux ont été une réussite telle qu'hormis un hiatus pendant la Seconde Guerre mondiale, ils continuent à ce jour sous le nom de Jeux du Commonwealth.

Dans les décennies qui ont suivi, de nombreuses villes canadiennes ont bénéficié des investissements et de l'exaltation générés par les Jeux olympiques, les Jeux du Commonwealth et les Jeux panaméricains, et le Canada s'est forgé une réputation internationale pour sa capacité à organiser ces événements avec succès. Néanmoins, à l'exception des Jeux du Canada et des Jeux de l'Ontario, qui poursuivent la même stratégie, l'Ontario n'a jamais accueilli une autre manifestation sportive. Jusqu'à cette année.

Les Jeux panaméricains et parapanaméricains de 2015 illustrent la stratégie de renforcement des capacités par le sport, comme en témoignent la construction et l'amélioration des infrastructures et des installations dans l'ensemble de la région du grand Toronto et au-delà (de Welland à Oshawa), la formation des bénévoles et le versement de contributions financières locales pour tenir la promesse de retombées durables. Je suis persuadé que ces Jeux inspireront de nouveaux récits émouvants sur les aptitudes humaines, tout en exerçant une influence positive et considérable sur la qualité de vie dans la région. De cette façon, ils contribueront à renforcer la valeur du sport dans la société ontarienne.

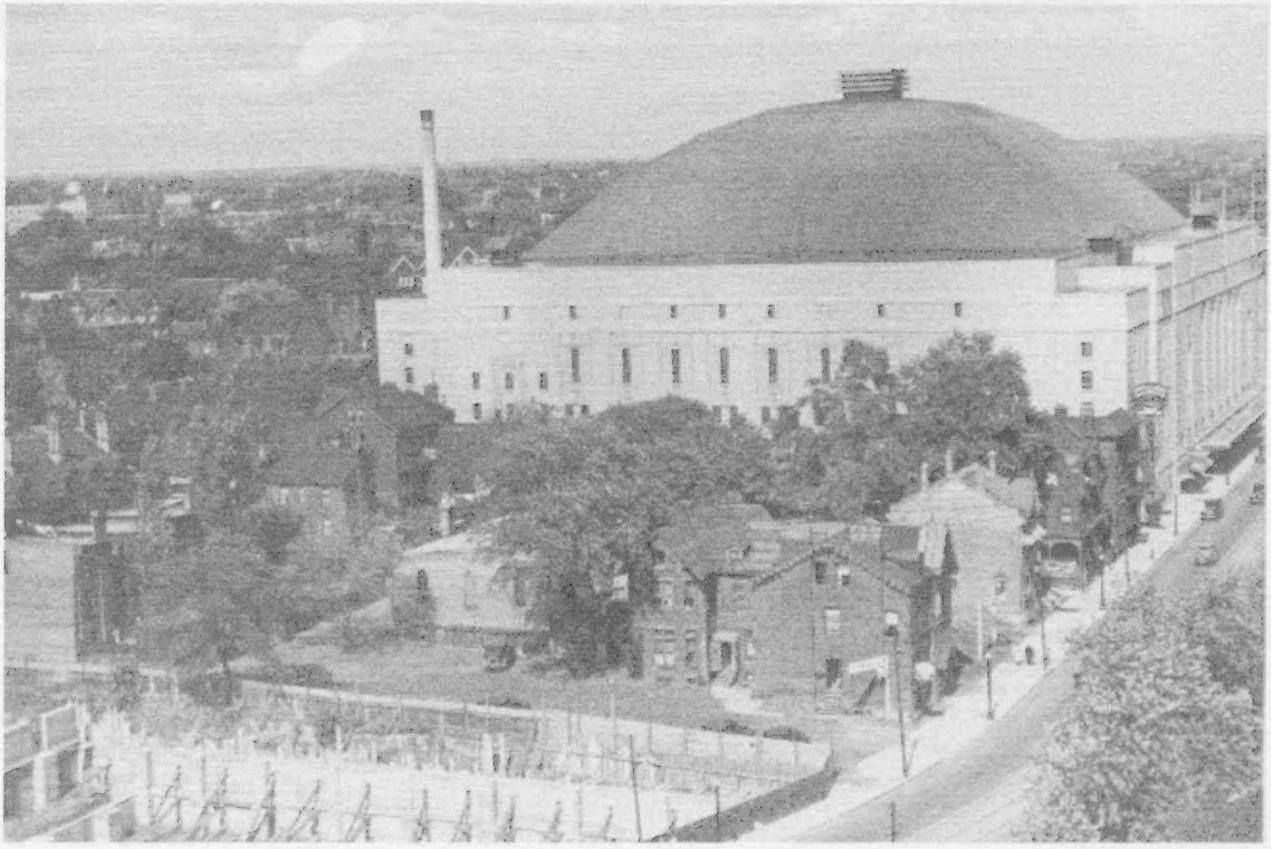
Bruce Kidd est vice-président de l'Université de Toronto et recteur de l'Université de Toronto à Scarborough. Ancien coureur olympique, M. Kidd a été élu athlète ontarien de l'année en 1961.



Centre YM-YWHA, situé au 15, avenue Brunswick à Toronto, v. 1960. Photo avec l'aimable autorisation des Archives juives de l'Ontario.

Une soirée au « Gardens »

Par Russell Field



Le Maple Leaf Gardens, que l'on voit ici, a été désigné lieu historique national par le gouvernement du Canada en 2007. C'est le seul stade de hockey du pays à avoir reçu ce titre.

Avant l'ouverture du désormais emblématique Maple Leaf Gardens, l'équipe de hockey éponyme du bâtiment jouait au Arena Gardens. Également connu localement sous le nom de Mutual Street Arena, l'Arena Gardens était le plus grand stade de la Ligue nationale de hockey (LNH) jusqu'en 1923. Inaugurée en décembre 1912, la première patinoire de glace artificielle de l'Ontario avait, selon le Toronto Daily Star, « de la place pour accueillir 2 000 patineurs et 7 000 spectateurs ». Typique des stades construits à cette époque où les installations étaient conçues autant pour un usage récréatif communautaire que pour les sports de spectacle, l'Arena Gardens réservait le vendredi soir au public pour qu'il puisse venir patiner.

À l'époque, ce qu'on appelait le hockey amateur senior était une manifestation spectacle aussi populaire que le jeu professionnel émergent, voire davantage. Mais en 1930, la situation s'était inversée et l'équipe locale, désormais appelée les Maple Leafs, était dirigée par Conn Smythe, propriétaire d'une entreprise locale de gravier.

M. Smythe se rappelait qu'à l'Arena Gardens, en 1930, « une fois sur deux environ, nous nous entassions à 9 000 en comptant les personnes debout, mais pourtant cela ne nous rapportait pas encore assez d'argent pour pouvoir rémunérer les joueurs autant que ce qu'ils auraient pu gagner dans des équipes américaines plus riches » (traduction libre). C'est cet exemple d'équipes basées aux États-Unis jouant dans de nouvelles installations plus grandes, telles que le Madison Square Garden à New York ou l'immense Chicago Stadium, qui a incité Smythe à construire un nouveau stade de hockey à Toronto. En en étant le propriétaire, il pouvait non seulement en contrôler son utilisation mais également garder tous les revenus issus de la vente des billets et des concessions.

Deux décennies seulement après l'ouverture de l'Arena Gardens, les circonstances culturelles et économiques étaient nettement différentes pour le hockey professionnel

à Toronto et, dans les années 1920-1930, les stades ne proposaient plus de plages de patinage réservées au public. La caractéristique essentielle de ces nouveaux palais du sport était de satisfaire avant tout les besoins des spectateurs qui souhaitaient dépenser leur revenu disponible en assistant à des événements sportifs.

L'expérience du spectateur de hockey (de tout spectateur en réalité) dans les années 1920 et 1930 ne s'est pas produite en vase clos mais dans le cadre d'un éventail croissant d'offres de consommation. Par conséquent, la construction du Maple Leaf Gardens n'est pas seulement fonction de l'évolution du hockey professionnel et de la LNH mais elle s'inscrit également dans le cadre d'un programme de construction d'autres grands sites dédiés à la consommation dans le Toronto de l'entre-deux-guerres, qui excluraient – ou tout du moins seraient vus comme essayant d'exclure – des éléments peu recommandables tels que les jeux d'argent et projetteraient à la place une atmosphère de respectabilité bourgeoise. À Toronto, cela signifiait implanter le nouveau stade dans le même quartier qu'un autre établissement municipal attirant le consommateur respectable de la classe moyenne, le grand magasin Eaton situé rue College, à qui appartenait le terrain sur lequel serait finalement construit le Maple Leaf Gardens.

M. Smythe a d'ailleurs choisi le même cabinet d'architectes, Ross and Macdonald, que celui qui avait conçu le grand magasin de prestige Eaton. Ses architectes ont créé le plus grand lieu de rassemblement couvert de Toronto, un lieu appuyant les efforts des Maple Leafs

Spectateurs au « Maple Leaf Gardens », dans les années 1940. Photo avec l'aimable autorisation des archives de la ville de Toronto.

parmi lesquels des théâtres et cinémas pour les nouveaux films parlants, des lieux de divertissement pour le public tels que le Sunnyside Bathing Pavilion et le Maple Leaf Stadium (construit pour le baseball) ainsi que la rénovation du Musée royal de l'Ontario et la construction du grand magasin Eaton de la rue College, en 1930.

Pour être concurrentiels dans l'économie du divertissement en pleine expansion à la fin des années 1920, les entrepreneurs ont imaginé des espaces sportifs pour embourgeoiser le fait d'assister à un match sportif sans éliminer pour autant la possibilité d'introduire des distinctions entre les spectateurs. Les sièges, par exemple, étaient de moins en moins confortables au fur et à mesure qu'on montait en hauteur et le bâtiment était conçu pour empêcher les spectateurs de passer d'une zone de gradins à une autre.

C'est dans cet environnement que M. Smythe espérait attirer son spectateur de prédilection, le spectateur

respectable de la classe moyenne, un spectateur de sexe masculin vraisemblablement mais pour qui le Maple Leaf Gardens offrirait suffisamment de confort pour qu'il envisage de venir accompagné d'une femme. Au vu de ces attentes, qui au sein de la population de Toronto forte de plus de 600 000 citoyens choisissait de passer ses soirées à assister à un match de hockey? Une analyse des archives des abonnements à partir de la moitié des années 1930 révèle que le Maple Leaf Gardens attirait en effet des hommes et des femmes de la classe moyenne.

Mais tandis que M. Smythe s'intéressait davantage à embourgeoiser la pratique consistant à assister à un match de hockey plutôt que le jeu lui-même, la présence de spectateurs issus de la classe moyenne n'impliquait pas pour autant un comportement « respectable » de leur part. L'expérience du spectateur ne peut pas être distillée en une expérience unique. En réalité, c'est plutôt un pastiche d'expériences diverses. Il ne fait pas de doute que de nombreux spectateurs prenaient du plaisir à regarder le spectacle se dérouler sur la patinoire devant eux, à la fois en raison de la vitesse du jeu et de son côté physique (souvent violent). Mais ce n'était pas uniquement le spectacle qui attirait le spectateur. La possibilité de partager cette expérience avec d'autres était également importante.

Le fait que l'abonné moyen achetait un peu plus que deux billets par match suggère en effet qu'assister à un match de hockey était une expérience sociale. Cela était valable quelle que soit sa position sociale, même s'il y avait plus de probabilité que les loges les plus chères du Maple Leaf Gardens soient occupées par des abonnés ayant acheté beaucoup de billets pour y inviter un groupe de spectateurs. Dans les zones moins onéreuses, en revanche, il était plus courant de trouver des spectateurs ayant un lien les uns avec les autres – des voisins ou des collègues de travail par exemple – qui avaient acheté individuellement des sièges adjacents. D'anciens spectateurs se souviennent combien le fait d'assister à un match de hockey était une occasion sociale : un parent emmenant son enfant à son premier match, un couple lors d'un rendez-vous amoureux ou des couples amis sortant ensemble. Il est peut-être encore plus intéressant de noter que, si beaucoup de femmes entraient dans le stade accompagnées d'hommes, certaines y allaient aussi en compagnie d'autres femmes.

Une spectatrice se souvient comment elle et ses cinq amies se rendaient à des matchs de hockey professionnel tous les samedis de 1925 à 1931. Ce groupe dévoué avait pris cette habitude avant l'ouverture du Maple Leaf Gardens, mais avec la construction du nouveau stade moderne, leurs sorties la fin de semaine avaient pris un air festif, le sextuor revêtant leurs plus beaux atours tous les samedis soir pour l'occasion. Cette femme, dont le petit-fils a raconté l'histoire, se souvenait du « défilé de mode dans les gradins » où elle et ses amies étaient assises sur les sièges gris du Maple Leaf Gardens, les places les moins chères car les plus éloignées de la glace.

Si assister à un match de hockey d'élite était originellement un passe-temps masculin dans les nouveaux complexes sportifs de l'entre-deux-guerres, les femmes elles aussi assistaient de plus en plus aux matchs, elles s'amusaient et elles dépensaient leur revenu disponible dans l'installation sportive la plus célèbre du Canada.

Spectateurs au « Maple Leaf Gardens », dans les années 1940. Photo avec l'aimable autorisation des archives de la ville de Toronto.

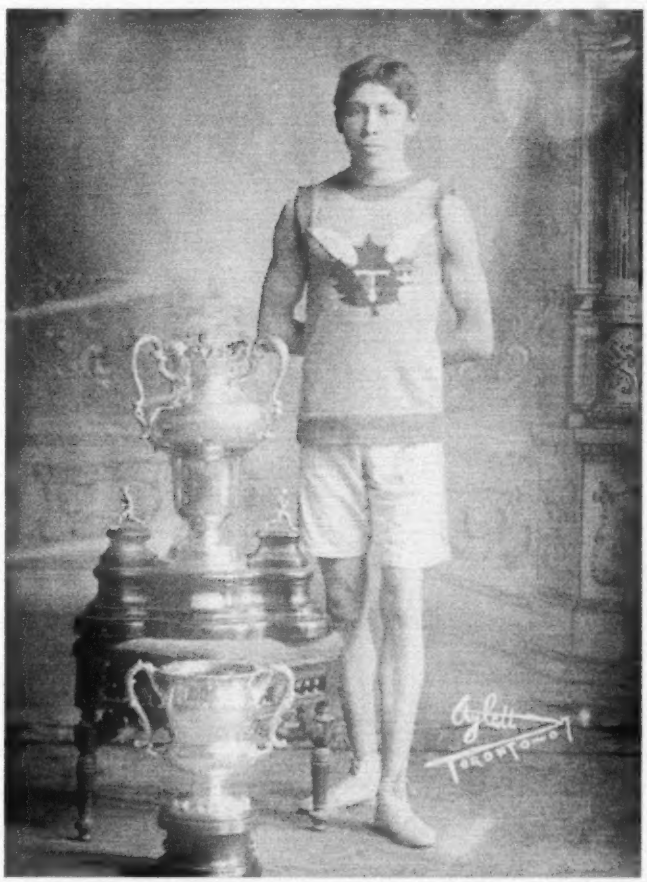
Russell Field est maître de conférences à la Faculté de kinésiologie et de gestion des loisirs de l'Université du Manitoba.

Les athlètes autochtones : Entrer en lice pour la reconnaissance

Par Janice Forsyth

Lorsqu'on demande aux gens de penser à un célèbre athlète canadien autochtone, ils citent très souvent Tom Longboat, le coureur onondaga originaire de la réserve des Six Nations de la rivière Grand à Brantford, en Ontario. Que le nom de Tom Longboat soit le premier à venir à l'esprit n'est pas surprenant, étant donné ses exploits et la manière dont le public se souvient de lui.

Au cours de sa carrière d'athlète, il a remporté des courses de premier plan (notamment le marathon de Boston), a détenu le record du monde de l'épreuve du 15 milles et a participé aux Jeux olympiques de 1908 à Londres, en Angleterre. Au sommet de son art, c'était l'un des athlètes les plus célèbres au monde. Les journalistes de presse au Canada et aux États-Unis suivaient le moindre de ses mouvements, écrivaient des articles sur ses habitudes d'entraînement, son style de vie et sa vie familiale. C'était la vedette de l'époque, en particulier à Toronto où il a vécu et travaillé pendant de nombreuses années.



Tom Longboat avec ses trophées de course (22 avril 1907). Photo avec l'aimable autorisation de Bibliothèque et Archives Canada.

Après son décès en 1949, les Canadiens se sont mis à lui rendre hommage, une tradition qui a perduré jusqu'à aujourd'hui. En 1951, ce qui était alors le ministère des Affaires indiennes (l'organisme fédéral en charge de l'administration des Premières Nations au Canada) en lien avec l'Union athlétique amateure du Canada (l'organisme national dirigeant le sport amateur à l'époque) ont créé le Prix Tom Longboat destiné à reconnaître ses exploits et à célébrer ceux des autres athlètes autochtones à travers le pays. M. Longboat a également été intronisé à titre posthume au Panthéon des sports canadiens en 1955, au Temple de la renommée olympique du Canada en 1960, au Temple de la renommée des Indiens du Canada en 1967 et au Temple de la renommée d'Athlétisme Canada en 1991. En 1999, il a été désigné star du XX^{e} siècle par le magazine Maclean. En 2000, la Société canadienne des postes lui a rendu hommage en créant un timbre commémoratif pour sa collection du millénaire. Et, en 2010, l'Assemblée législative de l'Ontario a désigné le 4 juin Jour Tom Longboat en Ontario. Peu d'athlètes peuvent se vanter d'avoir laissé une marque aussi indélébile.

Compte tenu des titres qu'il a remportés, il n'est pas difficile de comprendre pourquoi Tom Longboat domine notre mémoire publique. Certes, ses performances sont dignes d'être reconnues. Pourtant, notre obsession à son égard obscurcit notre capacité de reconnaître et d'apprécier l'éventail varié des expériences vécues par les athlètes autochtones dans le domaine sportif canadien. Ceci débouche sur l'idée fausse selon laquelle tout ce que nous avons besoin de savoir sur les Autochtones dans le domaine sportif peut être glané dans les histoires qui

existent sur Tom Longboat, ce qui cache le fait que les inégalités sociales, politiques et économiques continuent, de maintes façons, à marginaliser les peuples autochtones au sein du sport organisé.

En examinant les expériences des athlètes autochtones de l'Ontario, nous pouvons mieux comprendre les difficultés qu'ils devaient surmonter pour pouvoir participer à des disciplines sportives et y exceller. À la fin des années 1800 et au début des années 1900, quand M. Longboat concourait, le Sud de l'Ontario faisait partie d'un couloir d'activités sportives qui s'étendait le long du Saint-Laurent, de Toronto à Montréal. Là, les nouveaux arrivants et les Autochtones concouraient ensemble et se mesuraient les uns aux autres jusqu'à ce que les réformateurs de la classe moyenne commencent à faire la distinction entre les athlètes professionnels et les athlètes amateurs. Ne voulant pas perdre face à des personnes qu'ils estimaient inférieures à eux sur l'échelle sociale, les supporteurs des sports amateurs ont alors essayé de définir qui pouvait et qui ne pouvait pas appartenir à leurs équipes et concourir dans leurs ligues.

À cette époque, les membres des Premières Nations étaient souvent exclus des compétitions amateures parce qu'ils étaient automatiquement considérés comme étant des professionnels (soit des personnes qui tiraient profit de leur participation au monde sportif) et qu'ils faisaient l'objet d'hypothèses racistes sur leurs talents athlétiques naturels. Ces hypothèses étaient notamment répandues dans la discipline de la crosse. En 1880, par exemple, la National Amateur Lacrosse Association a interdit aux membres des Premières Nations de concourir dans des épreuves amateures. Mis à l'index de la structure sportive en développement, les membres des Premières Nations ont donc formé leurs propres équipes et ont organisé leurs propres championnats du monde indiens (Indian World Championships) (dans lesquels s'affrontaient principalement des équipes provenant de Kahnawake (Québec)et de St Regis (New York)). Ils se sont également mis plus tard au nouveau sport de la crosse en enclos. Plus de cent ans plus tard, en 1990, des membres des Six Nations de la rivière Grand ont fait leur retour dans la compétition en tant que nation indigène se faisant appeler les Iroquois Nationals. Ils s'étaient tournés vers leur culture et leurs ressources et avaient prospéré malgré les défis auxquels ils étaient confrontés.

Équipe Tuscarora des Six Nations, 1892. Les Premières Nations considéraient la crosse comme un présent du Créateur pour son propre amusement et comme une invitation à témoigner son amour pour la nature. Photo avec l'aimable autorisation de la bibliothèque publique des Six Nations.

Le couloir du Sud de l'Ontario était également une zone clé pour le développement industriel, ce qui a facilité l'essor du sport dans la région. L'invention de nouvelles technologies générée par le développement des usines a débouché sur la production de masse de nouveaux équipements sportifs. Les Autochtones eux aussi ont pris part à cette nouvelle économie. Les Mohawks, par exemple, le long du Saint-Laurent, en particulier ceux provenant d'Akwesasne, en Ontario, ont joué un rôle critique dans la production et la distribution de bâtons de

Fred Simpson et son entourage lors d'un entraînement aux États-Unis, v. 1909. Photo avec l'aimable autorisation d'Alton Bigwin.

jeu de crosse dans toute l'Amérique du Nord et dans le monde entier. Au tournant du siècle, ils en étaient d'importants consommateurs et producteurs et ils le sont encore aujourd'hui grâce au fonctionnement ininterrompu de leur usine.

C'est donc le long de ce couloir que nous assistons à l'émergence d'athlètes autochtones talentueux, tels que Fred Simpson – un Ojibway des Mississaugas d'Alderville, en Ontario. M. Simpson a concouru dans la discipline de la course à pied à la même époque que Tom Longboat, et, même s'il a fait l'objet d'une certaine attention médiatique, il n'a jamais reçu le même niveau d'intérêt ou de notoriété que lui. À l'âge de 20 ans, il a déménagé à Hiawatha, une réserve située sur la rive nord du lac Rice, pour être avec sa femme, Susan Muskrat, où il a rejoint les rangs des travailleurs journaliers qui louaient leurs services pour des travaux saisonniers.

C'est pendant ce séjour à Hiawatha que Fred Simpson s'est mis à la compétition. Ses courses d'entraînement l'emmenaient souvent de la réserve à Peterborough, ville distante d'environ 17 kilomètres. En 1906, à l'âge de 28 ans – un âge remarquable pour commencer le sport – il a participé à sa première compétition : le marathon du Peterborough Examiner. Et il l'a remportée. (Par comparaison, Tom Longboat avait 19 ans lorsqu'il a commencé la compétition.) Peu de temps après, Fred Simpson a rejoint les YMCA Harriers à Peterborough et, en 1908, il était devenu l'un des meilleurs coureurs du monde. Il s'est classé sixième au marathon des Jeux olympiques de Londres, en Angleterre (M. Longboat n'a pas terminé la course à cause d'un coup de chaleur).

Contrairement à Tom Longboat, Fred Simpson n'était pas capable de vivre de l'athlétisme. Il est devenu professionnel après les Jeux olympiques de 1908 et a pris sa retraite en 1912 pour rester à la maison avec sa famille.

Son histoire, comme celles d'autres athlètes autochtones qui sont restées méconnues, est digne d'intérêt. Ces athlètes ont vécu à une époque de profonds changements, notamment l'élaboration et la mise en application de la *Loi sur les Indiens*, la signature des traités, la création de réserves et le développement du système des pensionnats indiens. Ces changements ont tous façonné leur capacité de s'engager dans une discipline sportive et d'y rester engagé – un modèle qui doit être compris si l'on veut comprendre les expériences sportives des athlètes autochtones d'aujourd'hui.

Janice Forsyth est la directrice du International Centre for Olympic Studies. Elle est maître de conférences à la Faculté des sciences de la santé de l'Université Western.

La place du handicap dans le sport

Par David Legg et Ian Brittain

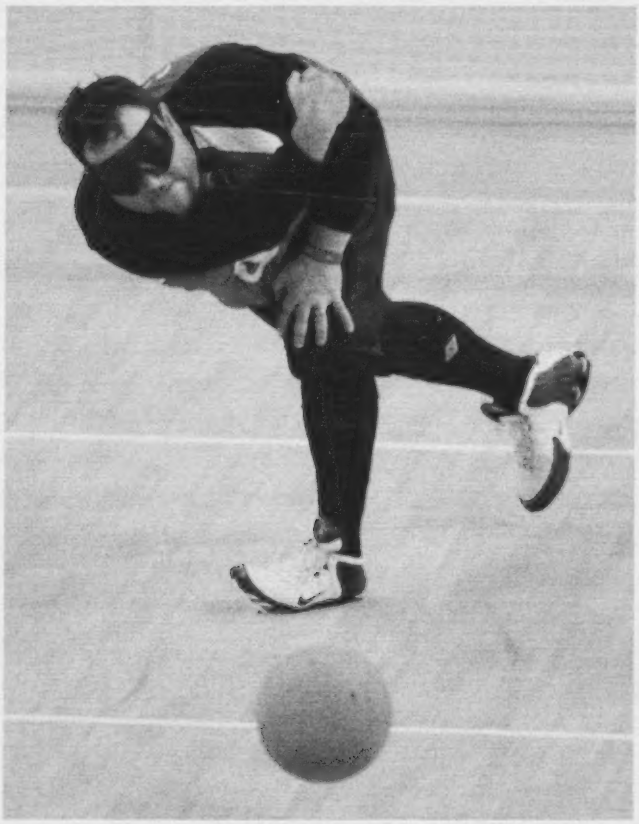
En août 2015, 12 jours après la fin des Jeux panaméricains, le « Golden Horseshoe » accueillera les Jeux parapanaméricains. Ce sera la cinquième édition de ces jeux parallèles destinés aux athlètes ayant un handicap, la première édition ayant eu lieu à Mexico en 1999.

Les Jeux parapanaméricains sont supervisés par le Comité Paralympique International, qui supervise également les Jeux paralympiques et permet aux athlètes atteints de lésions de la moelle épinière, de paralysie cérébrale, de déficience visuelle et de déficiences intellectuelles, aux athlètes amputés et aux athlètes atteints d'autres affections incapacitantes de participer à des compétitions sportives de haut niveau. Ce n'est pas la première fois que le Canada accueille une grande compétition multisports destinée aux athlètes handicapés. Le Canada – et l'Ontario en particulier – ont joué un rôle important dans le mouvement paralympique tout au long de son évolution.

En 1967, des amateurs de sport en fauteuil roulant de Winnipeg organisent une série de compétitions sportives à l'occasion des Jeux panaméricains qui se déroulent cette année-là. Bien que ces compétitions ne soient pas reconnues officiellement comme des Jeux parapanaméricains, elles sont importantes car elles donnent l'occasion aux organisateurs, dans le but d'établir des liens avec d'autres organisateurs de sport en fauteuil roulant dans tout le pays, de créer l'Association canadienne des sports en fauteuil roulant (ACSFR) – premier organisme dédié au sport pour athlètes handicapés au Canada. Parallèlement, le Dr Robert Jackson, de Toronto, exerce une influence importante.

Le Dr Jackson est consultant en orthopédie auprès de l'équipe olympique canadienne à Tokyo pour les Jeux olympiques de 1964. Il devient ensuite médecin visiteur à l'hôpital de Tokyo, où est organisée la deuxième édition des Jeux paralympiques (alors appelés Jeux internationaux de Stoke Mandeville, d'après le site d'origine de ces jeux en Angleterre). Ces jeux ont été instaurés par le Dr Ludwig Guttmann, chirurgien anglais que le Dr Jackson souhaite rencontrer du fait de sa réputation médicale. Le Dr Jackson demande à rencontrer la délégation canadienne, mais il n'y en a pas. Le Dr Guttmann met alors le Dr Jackson au défi de faire participer une délégation canadienne aux prochains jeux en 1968, défi que le Dr Jackson accepte avec joie. Il tient sa promesse et le Canada participe pour la première fois aux Jeux paralympiques en 1968 à Tel Aviv. Le Dr Jackson devient également le premier président de l'ACSFR.

Jeffery Penner de Kitchener, ski alpin, Jeux paralympiques de Turin, Italie (2006). Photo avec l'aimable autorisation du Comité paralympique canadien.



Rob Christy d'Ottawa, goalball, Jeux paralympiques de Beijing, Chine (2008). Mention de provenance : Mike Ridewood. Photo avec l'aimable autorisation du Comité paralympique canadien.

En 1976, le Canada accueille les Jeux olympiques à Montréal. Le Dr Jackson, de retour à Toronto, accepte de présider le comité organisateur de jeux parallèles destinés aux athlètes handicapés. Ces jeux, appelés Torontolympiades et destinés aux athlètes ayant un handicap physique, se déroulent au parc Centennial d'Etobicoke. Ces jeux font partie des éditions les plus intéressantes et les plus controversées des jeux paralympiques.

Ces jeux se distinguent tout d'abord par l'ouverture aux athlètes ayant un handicap d'une autre nature qu'une lésion de la moelle épinière, comme les athlètes amputés ou atteints de déficience visuelle. Auparavant, seuls les athlètes atteints de lésions de la moelle épinière participaient. (Les athlètes atteints de paralysie cérébrale ne sont admis qu'en 1980.) Cet exemple sera adopté pour toutes les compétitions sportives paralympiques ultérieures.

D'autres facteurs contribuent à l'importance de ces jeux. Dans les années 1970, des politiques d'apartheid sont en vigueur en Afrique du Sud et dans les pays voisins, suscitant l'opposition du Canada et de la plupart des pays du monde. Diverses sanctions sont mises en place pour manifester l'indignation internationale, notamment l'entente selon laquelle aucune équipe sportive nationale ne doit affronter une équipe d'Afrique du Sud. L'équipe de rugby de Nouvelle-Zélande, les All Blacks, voulant se tester contre l'équipe considérée comme la meilleure au monde, brave cet interdit et se rend en Afrique du Sud pour affronter les Springboks. Des nations indignées menacent le pays hôte des Jeux olympiques de Montréal de 1976 de boycott si la Nouvelle-Zélande n'est pas exclue de la compétition. La Nouvelle-Zélande est autorisée à participer et plusieurs nations africaines boycottent les Jeux olympiques de Montréal.

Quelques semaines plus tard, les Torontolympiades sont confrontées à une situation similaire, mais cette fois, l'Afrique du Sud elle-même a l'intention de participer. Des délégations sud-africaines ont participé aux Jeux paralympiques depuis Tokyo et à tous les jeux qui ont eu lieu à Stoke Mandeville les autres années (sauf en 1969).

Jusqu'en 1975, l'Afrique du Sud a envoyé alternativement des délégations noires et blanches aux Jeux de Stoke Mandeville (qui ont lieu chaque année), mais il semble que les délégations blanches aient toujours été privilégiées pour les Jeux paralympiques (qui ont lieu tous les quatre ans à l'occasion des Jeux olympiques d'été).

Les organisateurs de Toronto savent que la participation d'une équipe d'Afrique du Sud peut conduire au retrait du financement de 500 000 $ promis par le gouvernement canadien pour l'organisation des jeux. Le comité organisateur décide finalement d'autoriser l'Afrique du Sud à participer, à condition que la délégation envoyée soit mixte. L'Afrique du Sud envoie effectivement une équipe d'environ 30 athlètes, dont neuf athlètes noirs.

Stefanie Reid de Windsor, coureuse sur 100 mètres, Jeux paralympiques de Beijing, Chine (2008). Mention de provenance : Mike Ridewood. Photo avec l'aimable autorisation du Comité paralympique canadien.

Cette décision a de nombreuses répercussions. Huit pays se retirent avant ou pendant les jeux sur ordre de leur gouvernement. Le gouvernement canadien met à exécution sa menace et retire également son financement, mais il n'empêche pas l'entrée de l'équipe sud-africaine au Canada.

Les médias locaux montent au créneau. En couverture de l'édition du 10 mars du Etobicoke Guardian figure un dessin représentant deux bras portant sur les manches l'inscription « gouvernement fédéral » qui poussent un athlète noir dans un fauteuil roulant portant un maillot d'Afrique du Sud, avec la légende suivante : « Ottawa menace de retirer son financement de 500 000 $ pour les Olympiades destinées aux athlètes handicapés si ses organisateurs invitent les Sud-Africains » (traduction libre). La réaction du public est significative, avec plus de 10 000 dons et des ventes de billets nettement supérieures aux attentes, notamment pour la cérémonie d'ouverture, pour laquelle le stade de 20 000 places affiche complet. Les organisateurs peuvent ainsi finalement couvrir les frais engagés.

Le gouvernement canadien, peut-être embarrassé par sa décision, décide d'utiliser l'argent prévu pour les jeux pour contribuer à financer la création de divers organismes nationaux qui deviennent la base du système sportif destiné aux athlètes ayant un handicap au Canada.

Les Torontolympiades ont ainsi un impact considérable à la fois sur les futurs Jeux paralympiques et sur l'attitude du public envers le handicap et envers le sport pour athlètes handicapés au Canada. À l'occasion de ces jeux, des athlètes handicapés font pour la première fois la une des médias. Quatre ans plus tard, Terry Fox continue à démontrer que les personnes handicapées sont capables d'exploits sportifs extraordinaires. Les efforts de Terry Fox sont suivis cinq ans plus tard par ceux de Rick Hansen. Les Torontolympiades bénéficient également de la participation de plus de 3 000 bénévoles, qui sont nombreux à poursuivre leur action ensuite pour mener le mouvement du sport pour athlètes handicapés dans tout l'Ontario.

Avant 1976, les Jeux paralympiques étaient des compétitions restreintes, réservées aux athlètes en fauteuil roulant et peu connues du public. De ce fait, ils étaient rarement influencés par la politique. En 1976, tout cela change. Tout à coup, l'attention des médias du monde se porte sur le mouvement paralympique dans une mesure totalement inédite.

Malgré des débuts chaotiques et incertains, l'héritage de ces précurseurs des Jeux paralympiques est encore présent dans les structures organisationnelles du sport pour athlètes handicapés et dans le soutien gouvernemental et public qu'elles reçoivent. Cet héritage est également manifeste dans le succès des Jeux paralympiques aujourd'hui, dont l'envergure a pratiquement triplé depuis les Torontolympiades, et qui sont devenus le deuxième événement multisports mondial après les Jeux olympiques.

David Legg est professeur à la Mount Royal University à Calgary. Ancien président du Comité paralympique canadien, il fait actuellement partie de la Commission de la Science du Sport du Comité Paralympique International. Ian Brittain est chargé de recherche au Centre for Business in Society à l'université de Coventry, au Royaume-Uni. Il est spécialisé dans les aspects sociologiques et historiques du sport pour athlètes handicapés et des sports paralympiques, et dans les aspects de gestion de ces sports.

Manipulation du bâton : L'évolution d'une icône

Par Bruce Dowbiggin

Bâton de hockey utilisé par Cyclone Taylor lors de sa première saison avec les Sénateurs d'Ottawa en 1907-1908. Photo avec l'aimable autorisation de Matthew Manor et du Temple de la renommée du hockey.

Il a été écrit que la culture est la géographie. Dans le cas de la domination par l'Ontario du secteur de la production de bâtons de hockey en bois, la géographie du bassin des Grands Lacs a doté la région des ressources naturelles exceptionnelles requises. Abondants, adaptables et durables, les arbres à l'origine de la réputation de Hespeler, St. Marys et Wallaceburg sont favorisés par le climat et la culture.

Á une époque, peu après le retrait de la glaciation wisconsinienne des rives des Grands Lacs, un écureuil peut, si l'envie lui prend, aller de la baie Georgienne à Georgia sur les branches de frênes blancs sans jamais toucher le sol. Le sol riche découvert lors de la fonte des glaces constitue un terrain fertile pour les forêts abondantes qui permettent de construire l'Ontario au temps des pionniers.

Ces peuplements de frênes, d'ormes, d'érables et d'autres feuillus fournissent des maisons, des chariots, des meubles et du combustible aux colons européens qui arrivent dans le nouveau monde. Dans le Centre et le Sud-Ouest de l'Ontario, les forêts sont abattues pour fabriquer tout ce qui était nécessaire à la vie quotidienne.

Catherine Parr Trail, qui a écrit sur la vie en Ontario au XIXe siècle, est une épouse anglaise qui, arrivant en 1833, décrit le tableau d'un « moulin à scie…de piles de planches fraîchement sciées, de tous les débris d'écorce et de copeaux, et d'ossatures de constructions inachevées jonchant le sol brut » (traduction libre).

De nombreuses petites collectivités aux noms évocateurs de leurs origines – London, Berlin, Dresden, Paris, Exeter, Culloden, New Hamburg – sont nourries par la forêt, créant une nouvelle culture. On voit notamment le développement d'un jeu rapide se jouant sur la glace afin d'agrémenter les longs mois d'hiver caractéristiques de cette région. Issu de jeux des Premières Nations et européens, le hockey devient le sport préféré de la population de Windsor à Toronto, et jusqu'à la frontière du Québec.

Le jeu se joue à l'aide d'un disque en caoutchouc, de patins à glace et d'un bâton en bois inspiré du hurley irlandais. Dans les premiers temps, le bâton est généralement sculpté à la main dans un billot de bois, souvent par des Autochtones. L'orme liège ou le charme sont les essences privilégiées, mais, comme ces arbres mettent plus de temps à repousser, le frêne blanc plus prolifique devient rapidement le bois le plus utilisé.

La date d'apparition des premiers bâtons fait l'objet de controverse. En 1851, le fermier Alex Rutherford s'installe avec sa famille dans le canton de Fenelon. Il sculpte ce qui semble être un bâton de hockey dans du bois de caryer de la région. Plus d'un siècle plus tard, Gord Sharpe, son descendant, trouve ce bâton noueux dans la cave de la ferme. Certains pensent qu'il s'agit du plus ancien bâton de hockey existant.

Le nombre de personnes pratiquant ce jeu étant en pleine expansion, les bâtons fabriqués de façon artisanale ne sont plus suffisants pour répondre à la demande. Les usines existantes fabriquant déjà des meubles, des roues, des jouets et des cercueils pour la population croissante, tout est en place pour lancer la fabrication industrielle en série de bâtons en bois.

Les scies sont adaptées pour découper des palettes dans le bois. D'énormes presses utilisées pour fabriquer des pianos sont adaptées pour donner à ces palettes la forme incurvée caractéristique des bâtons de hockey. Les fours utilisés pour empêcher la déformation du bois sont utilisés pour sécher le

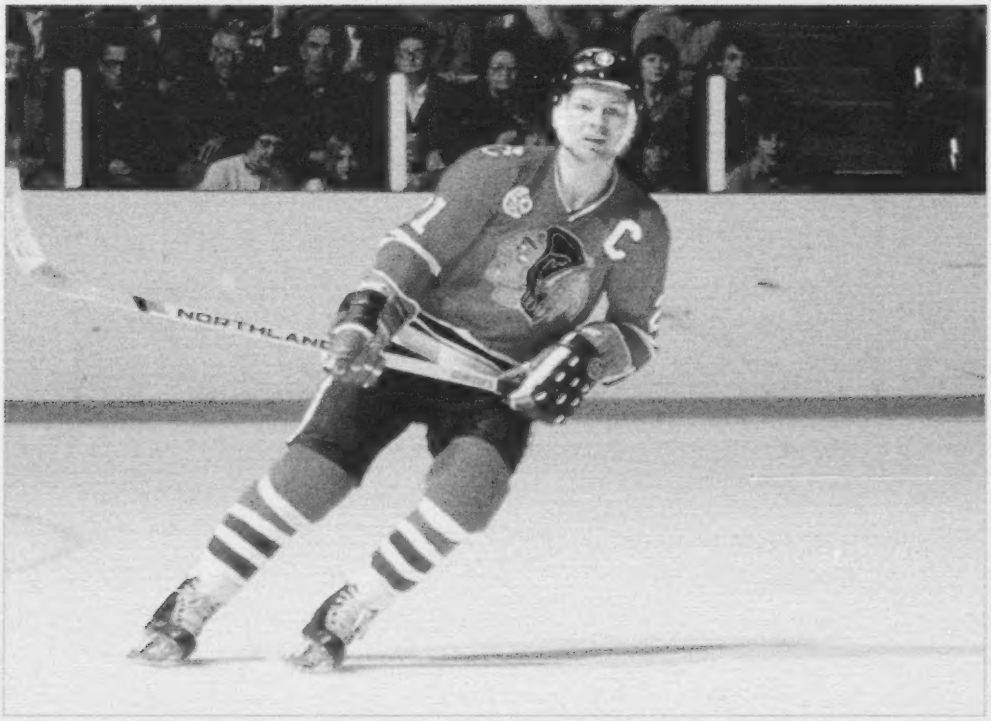
Hespeler St. Marys Wood Specialties Ltd., v. 1966. Photo avec l'aimable autorisation des archives de Cambridge.

bois vert et fabriquer des bâtons plus durables.

La géographie de l'Ontario constitue alors un atout unique. Les feuillus comme le frêne blanc, l'orme, l'aulne, l'érable et le caryer poussent dans de nombreuses régions d'Amérique du Nord et d'Europe, mais le climat du bassin des Grands Lacs confère aux arbres poussant en Ontario des propriétés uniques. Il fait suffisamment froid pour donner à la lignine la rigidité et la durabilité nécessaires pour résister à un match disputé. Néanmoins, grâce aux étés chauds, le bois contient la cellulose garantissant la flexibilité également essentielle pour la fabrication d'un bon bâton. Trop au sud en Amérique, le bois est trop tendre. Trop au nord (ou en Russie), le bois est trop rigide. En Ontario, le bois est parfait.

Dans les années 1920, il semble que toutes les villes ayant une rivière, un moulin et des joueurs de hockey produisent des bâtons pour un marché qui s'étend désormais jusqu'aux Prairies. Hespeler (dans ce qui est aujourd'hui la ville de Cambridge), Salyerds à Preston, Hillborn à Ayr, St. Marys Wood Products à St. Marys, Monarch à New Hamburg, Wally à Wallaceburg. D'autres usines fabriquant des bâtons se trouvent dans la région d'Ottawa. Parfois, ces usines produisent des bâtons sous d'autres noms pour des fabricants comme Spalding ou le catalogue Eaton. Les affaires marchent suffisamment bien pour que de nombreuses usines arrêtent la fabrication d'autres produits pour se concentrer sur la production de bâtons de hockey en réponse à la demande du marché.

La Grande Crise des années 1930 porte un coup dur à l'industrie du bâton de hockey ontarienne. Des usines ferment, l'activité diminue et des emplois sont supprimés. Néanmoins, le hockey survit. Howie Meeker, star de la Ligue nationale de hockey (LNH) et plus tard de l'émission « La Soirée du hockey de Radio-Canada » (Hockey Night in Canada), grandit à Kitchener dans les années 1930, où « trois usines de bâtons de hockey sur quatre » fonctionnent bien. Le père de Howie Meeker livre des boissons en bouteille pour la brasserie Kuntz. Une année, se souvient M. Meeker, la société organise une action promotionnelle consistant à offrir un bâton gratuit en échange d'un certain nombre de capsules de bouteilles. « Tout à coup, l'entrepôt de mon père était plein de bâtons de hockey. Mes amis, et tout le monde, avaient toutes sortes de bâtons à leur disposition. »



Stan Mikita et Bobby Hull sont connus pour avoir popularisé le bâton de hockey à lame recourbée dans les années 1960. Alors qu'ils jouaient avec les Blackhawks de Chicago, ils ont permis à l'équipe de remporter la Coupe Stanley, en 1961. Stan Mikita, récipiendaire du trophée Lester Patrick, pendant un match au stade de Saint-Louis, Missouri, le 6 mars 1976. Photo avec l'aimable autorisation du Temple de la renommée du hockey.

Les noms des bâtons sont aussi restés dans les mémoires – Green Flash, Mic-Mac et Blue Flash. Selon Bobby Hull, membre du Panthéon de la renommée du hockey et natif de St. Anns ayant joué au hockey junior à Galt et Woodstock, « Hespeler faisait les meilleurs bâtons... J'en utilisais un toute la saison. Mon père me l'achetait. »

À l'heure où le jeune Bobbie Hull arque ses Hespelers pour réaliser son lancer frappé fulgurant, la construction du bâton en elle-même a évolué. Les modèles d'origine étaient faits d'une pièce et la lame était sculptée dans les racines de l'arbre (bois le plus solide). Mais ils étaient bien trop rigides pour les « tireurs d'élite » de la LNH. Toujours en quête du compromis idéal entre solidité et flexibilité, les concepteurs de bâtons commencent à employer un système composé de deux pièces, puis de trois, afin de maintenir la lame. Un assemblage à tenon et mortaise est utilisé pour maintenir la lame et, après quelques expérimentations pour trouver le bon mélange, des colles industrielles sont utilisées pour fixer son extrémité.

L'Ontario demeure le leader de l'industrie du bâton de hockey jusqu'aux années 1960, période durant laquelle sa domination commence à être remise en cause par des entreprises québécoises comme Sher-Wood et Victoriaville. Néanmoins, les entreprises du Sud-Ouest de l'Ontario prospèrent, même lorsqu'elles sont absorbées par de plus grandes entreprises multinationales comme Louisville et Nike.

L'abandon du bois ontarien au profit du graphite aux propriétés avantageuses pour la fabrication des bâtons de hockey sonne le glas de cette industrie en Ontario. Malheureusement, l'apparition des bâtons en composite condamne l'industrie ontarienne de production de bâtons traditionnels en bois. Conçus en laboratoire, fabriqués en Chine et commercialisés dans le monde entier, les bâtons de nouvelle génération sont infiniment plus légers et permettent des tirs plus rapides.

Les anciens joueurs estiment toujours que les bâtons composites colorés ont trop tendance à se casser, et leur coût représente 10 à 15 fois celui d'un Hespeler. Mais pour la jeune génération, les bâtons en bois sont aussi archaïques qu'un téléphone à cadran.

Bruce Dowbiggin est un communicateur et un auteur primé. Il est l'auteur de sept livres, le dernier étant intitulé « Ice Storm: The Rise and Fall of the Greatest Vancouver Canucks Team Ever ».

Le patrimoine sportif en chiffres

Par Laura Walter

Dates

1834 : Création du Fergus Curling Club. Il demeure le plus vieux club de curling de la province toujours actif.

1838 : Une partie de baseball se joue pour la première fois à Beachville, en Ontario. Elle oppose les villes d'Oxford et de Zorra. Cette première version du jeu comportait cinq buts et les joueurs se servaient d'un bâton sculpté à la main et d'une balle faite de fil retors recouvert de peau de veau.

1860 : La première édition de la Queen's Plate s'est tenue le 27 juin au Carleton Racetrack de Toronto, suite au cadeau offert par la reine Victoria d'un trophée d'une valeur de 50 guinées.

1867 : Création de l'Association canadienne de crosse à Kingston. Vingt-sept clubs de l'Ontario et du Québec se réunissent et adoptent les règles officielles de l'association, faisant d'elle la première organisation sportive de la province.

1891 : Le Dr James Naismith invente le jeu de basketball dans une école de formation de l'UCJG. Il affiche les 13 règles du jeu sur la porte du gymnase et cloue deux paniers de pêches aux balcons du gymnase.

1904 : Le Galt Football Club remporte la médaille d'or olympique à St Louis, dans le Missouri, en 1904 – avant la création d'une association nationale de soccer au Canada.

1917 : Création de la Ligue nationale de hockey (LNH). L'Ontario est représenté par les Sénateurs d'Ottawa et les Toronto Arenas.

1930 : Les premiers Jeux de l'Empire britannique (Jeux du Commonwealth) se tiennent à Hamilton et incluent 11 nations, 59 épreuves et 400 participants.

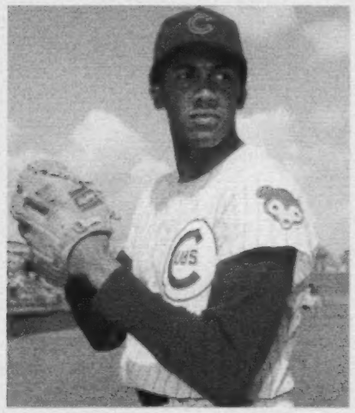
1931 : Première retransmission en direct d'un match de hockey par Foster Hewitt depuis la cabine du Maple Leaf Gardens.

1946 : Le premier match de la National Basketball Association (NBA) a lieu au Maple Leaf Gardens et oppose Toronto à New York.

1963 : Sam Jacks invente le sport de la ringuette à North Bay.

1969 : La première compétition nationale de sélection pour les Jeux olympiques spéciaux se tient à Toronto et rassemble 1 400 participants.

1991 : Fergie Jenkins est le premier et unique Canadien (à ce jour) à être intronisé au National Baseball Hall of Fame.



Fergie Jenkins. Photo avec l'aimable autorisation du Temple de la renommée du baseball canadien.

Marilyn Bell se préparant à nager, 1954. Photo avec l'aimable autorisation du Panthéon des sports canadiens.

Chiffres

15 rounds combattus par George Chuvalo contre Mohamed Ali en 1966 au Maple Leaf Gardens, sans être envoyé au tapis.

18 équipes sportives différentes dans lesquelles a joué Lionel « The Big Train » Conacher au cours de ses 25 ans de carrière (1912-1937) dont celles de hockey, de baseball, de crosse et de football.

42 C'est le nombre de kilomètres qu'a parcouru Billy Sherring pour remporter la médaille d'or dans l'épreuve du marathon aux Jeux olympiques de 1906 en Grèce – la même distance parcourue en 490 avant J.C. par Phidippidès entre Marathon et Athènes.

46 C'est l'âge qu'avait George Lyon lorsqu'il a remporté la médaille d'or aux Jeux olympiques de 1904 – la dernière fois que le golf a fait partie des disciplines olympiques..

1 657 athlètes de 32 nations se sont mesurés dans 447 épreuves lors de la cinquième édition des Jeux paralympiques qui s'est tenue à Toronto en 1976.

3 807 C'est le nombre de spectateurs qui ont assisté à la première Coupe Grey, organisée au Rosedale Field, à Toronto, en 1909.

5 250 C'est le salaire en dollars que Frederick « Cyclone » Taylor a touché en 1907 pour avoir joué pour les Renfrew Millionaires – faisant de lui le joueur de hockey le mieux payé de son époque.

6 449 courses hippiques remportées par Sandy Hawley au cours de ses 30 ans de carrière (1968-1998), dont quatre Queen's Plates et huit Woodbine Oaks.

70 000 personnes présentes sur la Place de la Confédération d'Ottawa pour accueillir Barbara Ann Scott après sa victoire olympique dans l'épreuve individuelle de patinage artistique en 1948 – elle demeure la seule Canadienne à avoir remporté une médaille olympique dans la discipline.

Palmarès

3,3 secondes

Avantage cumulé obtenu par Anne Heggtveit lui permettant de remporter la médaille d'or en slalom aux Jeux olympiques de Squaw Valley, en Californie, en 1960 – la première médaille canadienne dans cette discipline.

48,8 secondes

C'est le temps qu'il a fallu à l'équipe de relais féminine canadienne pour remporter la médaille d'or au relais 4 X 100 mètres aux Jeux olympiques de 1928.

2 heures, 24 minutes

C'est le temps qu'il a fallu à Tom Longboat pour remporter le marathon de Boston en 1907, établissant ainsi un nouveau record du monde cinq minutes plus rapide que le précédent.

20 heures, 59 minutes

C'est le temps qu'il a fallu à la jeune Marilyn Bell âgée de 16 ans pour parcourir à la nage les 64 km du lac Ontario en septembre 1954. Elle est la première personne à avoir traversé le lac à la nage.

129 heures, 45 minutes

C'est le record du monde établi en 1986 par la nageuse de fond Vicki Keith qui a nagé le plus longtemps possible sans s'arrêter. Elle est la première personne à avoir traversé à la nage tous les Grands Lacs.

Laura Walter est une chercheuse au sein de la Fiducie du patrimoine ontarien. Elle a récemment obtenu sa maîtrise en histoire publique à l'Université Western.

Pour de plus amples renseignements sur les chiffres et les réalisations dans le domaine sportif en Ontario, consultez www.heritagetrust.on.ca/sports.

Ressources

Ouvrages

- Hot Foot: Walter Knox's Remarkable Life as a Professional in an Amateur World, de David Town, Friesen Press, 2014.
- Puckstruck: Distracted, Delighted and Distressed by Canada's Hockey Obsession, de Stephen Smith, Greystone Books, 2014.
- Northwestern Ontario Sports Hall of Fame et Thunder Bay Finnish Canadian Historical Society, A Century of Sport in the Finnish Community of Thunder Bay. Thunder Bay Finnish Canadian Historical Society, 2012.
- Gordie Howe. Mr. Hockey: My Story. Vikings Canada, 2014.
- George Chuvalo. Chuvalo: A Fighter's Life – The Story of Boxing's Last Gladiator. HarperCollins Publishers, 2014.

Ressources Web

Aperçu du patrimoine sportif de l'Ontario par la Fiducie du patrimoine ontarien
(www.heritagetrust.on.ca/sports)
Découvrez les athlètes, les équipes, les installations et les artéfacts culturels majeurs qui ont marqué l'histoire du sport en Ontario.

Les Archives publiques de l'Ontario rappellent l'histoire des sports en Ontario
(www.archives.gov.on.ca/en/explore/online/sports/moments.aspx)
Cette exposition virtuelle réalisée par les Archives publiques de l'Ontario met à l'honneur les moments marquants de l'histoire du sport en Ontario à l'aide d'éléments de leur collection.

Les lauréats des prix Bobbie Rosenfeld et Lionel Conacher
(www.conacher-rosenfeld.ca/les_gagnants-winners-fra.html)
Depuis le début des années 1930, les meilleurs athlètes masculins et féminins canadiens sont honorés par La Presse Canadienne par l'attribution des prix Bobbie Rosenfeld et Lionel Conacher. Ce site Web présente une liste complète des lauréats ainsi que leur histoire et des artéfacts connexes.

Temple de la renommée du hockey
Vous y trouverez tout sur le hockey et l'histoire du sport dans la province, y compris des biographies des membres émérites, des recherches sur les joueurs de la LNH, des journaux sur la Coupe Stanley, des faits saillants sur les légendes du hockey et des galeries de photos.

Panthéon des sports canadiens
(http://www.sportshall.ca/?proID=&catID=all&eventID=&newsID=&lang=FR)
Le Panthéon des sports canadiens est une excellente ressource an matière d'histoire du sport, présentant des histoires et des données concernant tous les athlètes et bâtisseurs intronisés.

Archives numériques de CBC/Radio-Canada
(www.cbc.ca/archives/categories/sports/)
Les archives numériques de CBC/Radio-Canada comprennent de nombreuses vidéos passionnantes liées au sport, permettant de revivre des moments forts de l'histoire du sport en Ontario et de revoir des interviews d'athlètes majeurs – entre autres : extraits de commentaires de Foster Hewitt, le combat de George Chuvalo contre Mohamed Ali et une interview de Fergie Jenkins.

Vidéos des collections Minutes du patrimoine/Empreintes de Historica Canada
(www.historicacanada.ca/fr/content/minutes-du-patrimoine)
Historica Canada a réalisé une série d'excellentes vidéos courtes consacrées aux plus grands athlètes et aux événements clés de l'histoire du sport au Canada. Regardez la vidéo concernant le basket-ball présentant le Dr James Naismith et l'invention de ce sport.

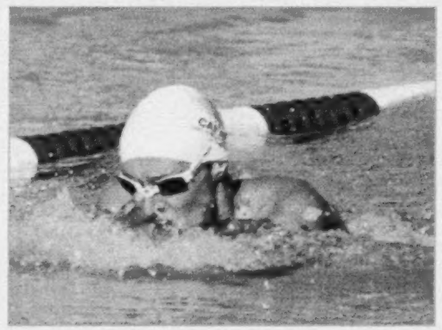
Ontario Sports Hall of Fame (panthéon des sports de l'Ontario)
(www.ontariosportlegendshof.com)
Le panthéon des sports de l'Ontario, Ontario Sports Hall of Fame, présente les biographies de tous les membres honorés, illustrant leur contribution à l'histoire du sport dans la province.

L'héritage de Lou Marsh
(http://loumarsh.ca/fr/athletes)
Le trophée commémoratif Lou Marsh récompense depuis le début des années 1930 les athlètes canadiens ayant accompli de grands exploits sportifs. Certains noms célèbres figurent parmi les lauréats, comme Marilyn Bell et Sandy Hawley.

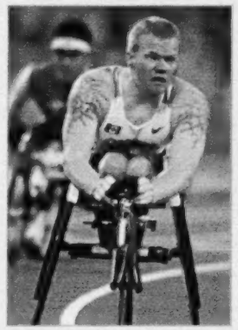
Anne Heggtveit. Photo avec l'aimable autorisation du Musée canadien du ski. (Mention de provenance : Malak Karsh)

Dr. James Naismith, v. 1930. Photo avec l'aimable autorisation du service d'archives de l'Université du Kansas.

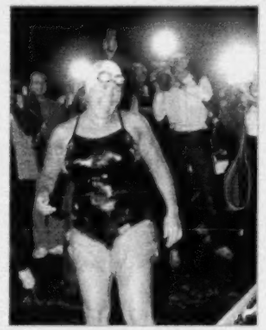
Ada Mackenzie, 1926. Photo avec l'aimable autorisation des archives de Golf Canada.



Alex Baumann, Jeux olympiques d'été de 1984 à Los Angeles. Photo avec l'aimable autorisation du Comité olympique canadien.



Jeff Adams, le 400 mètres, 2004. Photo avec l'aimable autorisation du Comité paralympique canadien.



Vicki Keith entrant dans le lac Ontario; au cours de l'été, elle a traversé les cinq Grands Lacs à la nage, v. 1988. Photo avec l'aimable autorisation de Vicki Keith.

Lou Marsh. Photo avec l'aimable autorisation du Panthéon des sports canadiens.

Mark McKoy, Jeux olympiques de 1992. Photo avec l'aimable autorisation du Comité olympique canadien.

Portes ouvertes Ontario 2015

Venez découvrir l'histoire cachée derrière chaque porte.

D'avril à octobre 2015, divers événements gratuits vous seront proposés sur le thème du patrimoine sportif de l'Ontario. Pour tout renseignement complémentaire, consultez le site www.doorsopenontario.on.ca.

FIDUCIE DU PATRIMOINE ONTARIEN
DONNER VIE À NOTRE HISTOIRE

TORONTO 2015 Pan Am/Parapan Am
Ontario
PROVINCE HÔTE
HOST PROVINCE

Notre patrimoine, votre source d'inspiration

FIDUCIE DU PATRIMOINE ONTARIEN
DONNER VIE À NOTRE HISTOIRE

416 314-3585
www.heritagetrust.on.ca/installationspatrimoniales